

La Marginalisation de la Femme Maghrebine à la Lumière de *Les Yeux Baissés* De Tahar Ben Jelloun Et D'ombre Sultane D'Assia Djébar

Roseline Adebimpe Adewuyi

School of Languages And Culture
French Literature
Purdue University,
West Lafayette Indiana

Abstract

Many women in all societies of the world suffer as victims of tradition and patriarchal powers. This work, which attempted to analyze the marginalization of the Maghreb woman, examined the pathetic fate of the fairer sex of the area, under the yoke of their silence and discussed the points of convergence and divergences in Tahar's Lowered Eyes Ben Jelloun and Shadow Sultana by Assia Djébar. This study is framed by feminism and sociology of the Maghreb world. A critical study of the chosen works has been carried out. An inventory of structures denouncing the oppression of the weaker sex was drawn up for our analysis. Our work is based on religious and socio-political beliefs bearing on the central theme, namely the confinement of women which makes them perpetually in a state of dependence. On this, we have seen the denunciation of these retrograde powers as well as the proposal of our authors with regard to the freedom of women. This study revealed that our two writers questioned the deplorable fate of women, the degrading state of their country as well as the awareness of the people to put an end to these powers which enslave the fatherland. We concluded by arguing that education plays a major role in the liberation of the masses. Of course, literature and the power of language have been established as viable tools to highlight the messages and worldview of authors who serve to expose the vices of our societies.

Keywords: Marginalization, women, the Maghreb, patriaracat, confinement and shadow.

Résumé

*Bon nombre de femmes dans toutes les sociétés du monde souffrent étant victimes de la tradition et des pouvoirs patriarcaux. Ce travail qui a tenté de faire une analyse de la marginalisation de la femme maghrébine a examiné le sort pathétique de la gent féminine de la zone, sous le joug de leur silence et a discuté les points de convergence et divergences dans *Les Yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun et *Ombre sultane* d'Assia Djebar. Cette étude a pour cadre le féminisme et la sociologie du monde maghrébin. Une étude critique des œuvres choisies a été réalisée. Un inventaire des structures dénonçant l'oppression du sexe faible a été dressée pour notre analyse. Notre travail s'appuie sur les croyances religieuses et sociopolitiques portant sur le thème central, à savoir l'enfermement de la femme qui les rend perpétuellement en état de dépendance. Sur ce, nous avons vu la dénonciation de ces pouvoirs rétrogrades ainsi que la proposition de nos auteurs en ce qui concerne la liberté des femmes. Cette étude a révélé que nos deux écrivains ont mis en cause le sort déplorable de la femme, l'état dégradant de leur pays ainsi que la sensibilisation du peuple pour mettre fin à ces pouvoirs qui asservissent la patrie. Nous avons conclu en soutenant que l'éducation joue un rôle prépondérant dans libération des masses. Bien sûr, la littérature et la puissance de la langue ont été établies comme des outils viables pour mettre en évidence les messages et la vision du monde des auteurs qui servent à dénoncer les vices de nos sociétés.*

Mots clés: Marginalisation, femme, le Maghreb, patriarcat, enfermement et ombre

1. INTRODUCTION

Le sort misérable de la femme en générale a été sans doute l'objet de critique dans les œuvres des écrivains négro-africains et maghrébines d'expression française. Nombreux sont les chagrins du sexe féminin qui sont exposés par les romanciers et romancières doués et talentueux.. Elles sont souvent reléguées au second en toute circonstance par les hommes. Les efforts des femmes ne sont jamais appréciés. On peut comparer l'image de la femme à la statue d'une femme érigée à Terminus au centre de Jos, la capitale de l'État de Plateau du Nigéria. Elle est enceinte. Elle porte un enfant au dos et tire un autre à la main. Au-dessus de tout, elle porte un gros panier sur la tête.

La littérature est un instrument essentiel qui aide à élaborer et interpréter les réalités, les expériences socio-politiques et économiques de toutes les sociétés du monde. Comme œuvre d'art, la littérature est un portrait imaginaire des hommes qui prennent contact les uns avec les autres. Selon Balzac, « la littérature est un miroir de la société. » (In <http://www.universalis.fr/encyclopedie/realisme-art-et-litterature/2-litterature>). En outre, la littérature sert à éduquer le public et à protester contre l'injustice de l'époque. Le rôle des écrivains dans la prise de conscience du peuple peut donc ne pas être pris à la légère. La littérature africaine et maghrébine sont basées sur la condition l'homme noir avant et après et son contact avec l'occident. Il s'agit d'une littérature de dénonciation et de combat et d'engagement. Semblablement, le monde maghrébin dont il s'agit dans cette étude est aussi confronté à plusieurs vices socio-politiques, traditionnels ainsi que religieux. Bon nombres d'écrivains démontrent leurs dégouts contre ses expériences néfastes. C'est contre ses injustices socio culturelles que plusieurs écrivains se soulèvent. Nos romanciers voient de manière critique les problèmes de migration, de racisme, et ceux qui sont liés à l'islam leur religion, voire la société phallocratiquement façonnée. Ces expériences horribles ont bel et bien alimenté les œuvres des auteurs à travers le continent africain. Pareils sont leurs douleurs et plaints mis en exergue dans leur vision du monde.

Notre souci dans ce travail est de faire une lecture critique de deux romans du monde maghrébin à savoir, *Les Yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun et *Ombre sultane* d'Assia Djebar, pour en dégager à partir des inventaires relatifs à la marginalisation et à la condition pitoyable du sexe faible. Nous nous proposerons ainsi d'adopter le féminisme comme théorie littéraire qui servira de modèle à notre analyse. Certes les deux œuvres se veulent les représentations intensives de la situation précaire de la femme maghrébine dans son milieu où elle est sous-estimée et à l'Etranger où elle est affaiblie par la xénophobie, le racisme, voire les exigences de la grande ville. En outre le travail consistera essentiellement à faire ressortir de ces œuvres la volonté de personnages féminins à sortir de leur silence en défiant les mœurs, la religion et l'orgueil de l'homme qui les obligent de se voir comme êtres inférieurs. Pour être plus précis, nous allons nous lancer dans les deux textes pour en dépouiller les exemples que nos deux romanciers font usage pour exprimer leurs idéologies.

1.2 Problématique

Selon Olademo (2011), la sélection des travaux antérieurs est dirigée/contrôlée par le problème et l'objectif d'une recherche. Sur ce, nous allons, avant d'aborder le problème, tenter de faire un parcours des travaux antérieurs portant sur la marginalisation de la femme maghrébine dans les œuvres soumis à notre étude.

Depuis quelques décennies, le problème de la femme dans les pays du Maghreb a occupé une place importante dans les narratives littéraires. Beaucoup de romanciers, de critiques et de chercheurs ont fait usage de leurs plumes pour décrire les réalités du rôle que jouent les femmes dans ces milieux patriarcaux. Notre intérêt portant sur la marginalisation de la femme maghrébine nous mène à aborder une œuvre chacune d'un romancier et d'une romancière qui été objets d'études.

Ajah et Ugwumba (2016) ont mis l'accent sur la différence de la nature docile de la vieille génération et de la jeune génération, comme Fathma et Dalila, des héroïnes rebelles dans *Les Yeux baissés*, et Fatima et les femmes Algériennes *au square*, qui s'acharnent contre les autorités patriarcales. Les deux œuvres se sont servies de la théorie féministe pour lancer un défi aux traditions phallogocentriques et présenter la France comme lieu qui fournit la liberté pour leurs rébellions.

Eldjemhouria Slimani (2013) a mis en exergue les éléments qui constituent l'enfermement de la femme maghrébine. Le Harem selon lui est un espace défensif, défendu, inviolable qui ne doit pas se confondre avec une maison le harem puisque c'est le territoire réservé à la femme. C'est donc un espace protégé, dont l'accès (pour un étranger) est réglementé (voire interdit) de façon très stricte ». Certes, la femme enfermée vit au dépend permanent du mari. Assia Djebar y est présentée comme une avocate pour la libération de la femme Algérienne.

Dans son article, *Études littéraires Ombre sultane* d'Assia Djebar et les « Forces de la littérature », Kesereka Kavwahirehi (2001) aussi attirée par une voix féminine essaie d'élaborer l'œuvre d'Assia Djebar sur son engagement en tant que « femme d'écriture » pour qui la langue est moins « un moyen de communication » qu'un « moyen de transformation 2 ». La langue française est comme élément communication est ciblée comme outil de d'écriture visant à libérer la femme arabe.

Selon Kangni Alemjrodo (2008), le Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) et l'Afrique noire sont-ils des entités distinctives complémentaires, ou identiques ? Puisque notre étude sera basée sur la situation de la femme maghrébine, la question que nous pouvons nous poser est « Y-a-t-il de rapports entre l'image de la femme présentée par les auteurs qui viennent des différents pays mais même zone avec des cultures identiques. Ceci dit, nous allons, dans notre travail essaye d'exposer les aspects de la société qui servent de moyen pour asservir et faire taire les femmes.

On peut ainsi affirmer que bon nombre de chercheurs ont fait des études portant sur la littérature de l'Afrique du nord. L'islamisation de la région a eu une influence remarquable sur

leur culture. Maintes activités littéraires de la région sont souvent focalisées sur l'image de la femme. En d'autres termes, Le sort misérable de la femme en générale a été sans doute l'objet de critique dans les œuvres des écrivains négro-africains et maghrébins d'expression française. Cependant, il n'y pas eu beaucoup d'études faites en ce qui concerne l'analyse comparative des deux romanciers basés surtout sur les techniques utilisées pour faire le portrait des femmes dans la région. Donc notre travail va combler cette lacune en explorant la marginalisation de la femme maghrébine en se servant de deux œuvres choisies à la lumière du féminisme islamique et postcoloniale. Nombreux sont les chagrins du sexe féminin qui sont exposés par les romanciers et romancières doués et talentueux. En outre, pareils sont leurs douleurs et plaintes mis en exergue dans leur vision du monde. Ceci dit, il s'avère indispensable de jeter de la situation précaire de la femme africaine et du monde maghrébine.

1.3 La femme Assujétie.

Bon nombre des sociétés en Afrique sont patriarcales et par conséquent, elles considèrent l'homme comme le sexe supérieur. En effet, les femmes sont les victimes de cette situation par laquelle les femmes sont traitées comme des esclaves. Les traditions voient la femme comme une machine à faire des enfants ou bien un objet sexuel dont le devoir est de mettre au monde, élever les enfants et travailler autour et à l'intérieur de la maison. Comme la mère de Kany dans *Sous l'orage* de Seydou Badian, elle est mise à l'écart lors des réunions qui ont à faire des décisions importantes. Elle n'a pas de parole dans la famille. Chez certains peuples, seuls les hommes peuvent hériter des propriétés quand le mari ou les parents meurent. Chez les Igbo, comme on le remarque dans *Le Monde s'effondre* de Chinua Achebe, les femmes ne peuvent pas semer l'igname car c'est le produit mâle. Elles peuvent seulement faire la culture des légumes et des piments qui n'ont pas la même valeur comme l'igname. En outre, plusieurs femmes sont livrées aux maris comme le cas de Ramotoulaye dans *Les Bouts de bois de Dieu* de Sembène Ousmane, sans connaître ce partenaire au préalable. Le choix du futur conjoint est donc l'affaire des parents. Il s'agit du mariage arrangé et forcé. A vrai dire, cette pratique qui est considérée comme rétrograde a ses côtés avantageux. Comme l'observent les parents de Kany dans *Sous l'orage* de Seydou Badian, la jeune génération manque de bon jugement en faisant le choix d'un futur conjoint car les anciens auraient fait une enquête désirable avant d'accepter une union entre les deux familles en question. Par conséquent, ils seront prêts à résoudre le conflit du couple.

Les religions aussi relèguent les femmes à une position de citoyen de seconde classe. Dans la Bible, quand Jésus a nourri quatre mille personnes, le narrateur dit : « *Ceux qui avait mangé était quatre mille hommes sans les femmes et les enfants (Matthieu 14 :21)* » (Louis Segond 1910). Selon Prince Bola Ajibola, (1978), jadis, la prière matinale des garçons en Israël était '*Blessed art thou who has not made me a gentile, a slave or a woman*'. « Soit béni pour ne m'avoir pas créé un païen, un esclave ou une femme. Voilà pourquoi Anne à prier pour que Dieu lui donne un garçon au lieu d'une fille. Le Coran autorise le musulman à battre sa femme : « *Les hommes ont autorité sur les femmes en vertu de la préférence que Dieu leur a accordée sur elles... Admonestez celles dont vous craignez l'infidélité ; reléguez-les dans des chambres à part et frappez-les...* » (Coran 4 :34). Par ailleurs, la femme dans l'Islam compte pour moitié. « Voici

ce qu'Allah vous enjoint au sujet de vos enfants : au fils, un part équivalent à celle de deux filles. » (Coran Sourate des femmes- verset 11). Deuxièmement, dans le témoignage en justice, le témoignage de deux femmes équivaut à celui d'un seul homme.

Demandez le témoignage de deux témoins parmi vos hommes.

Si vous ne trouvez pas deux hommes, choisissez un homme et deux

femmes, parmi ceux que vous agréez comme témoins, en sorte que si l'une d'elles s'égare, l'autre puisse lui rappeler. (Sourate 2 :282).

Toutefois, il y a aussi des avis qui sont contre la maltraitance des femmes au sein de la religion. Par exemple, dans la Bible, Paul dans Corinthiens voit la femme comme le sexe faible et encourage qu'elles soient choyées et traitées délicatement. Au niveau de l'Islam aussi. D'après Mohammed Ben Jamil Zino (1997), il est du devoir de l'émir de croyants de diriger la prière commune et de mener les guerres. La femme est incapable de mener de telles responsabilités, et c'est pour plusieurs raisons. Son émotion et sa tendresse, sa faiblesse physique, son passage en période de grossesse, de menstrues et autres cycles naturels, que l'homme ne subit pas, peuvent l'empêcher de prendre les bonnes décisions. De plus, il est interdit à la femme de diriger la prière.

Ceci nous amène à élaborer la soumission de la femme traditionnelle. Comme l'exige la tradition, elles sont résignées à leur sort. Quoique chagrénées, elles ne se plaignent pas. Les maris sont nos maîtres absolus on doit leur obéir. Elles préfèrent de continuer à souffrir dans le foyer à cause des enfants. La mère de Rama dans *Xala* se demande ce que va devenir les enfants si elle quitte le foyer et où va-t-elle trouver un homme encore célibataire à son âge ? Par exemple, dans *L'harmattan* de Sembène Ousmane, Ouhigbé déclare :

Ne dis rien. C'est ton père...c'est un homme. Nous les femmes, c'est notre lot d'être battues. Aucune femme ne peut vanter de ne jamais être battue par son mari...tu te rappelles la dernière fois qu'il m'a frappée ? Je suis restée trois jours couchés, dit la mère les yeux rivés sur la fille. (Ousmane Sembene, *L'Harmattan* 1966).

En conséquence, la plupart d'entre elles disent vau mieux d'être mal mariée que de rester célibataire. De nos jours, l'on rencontre dans la société des femmes émancipées comme le protagoniste du roman de notre étude qui se soulèvent contre la maltraitance des femmes.

A l'instar de la situation piteuse de la femme traditionnelle africaine, la femme maghrébine dont il s'agit dans notre étude est victime de l'oppression de l'homme par l'homme et surtout la violence sous forme physique verbale et psychologique faite à la femme. Les cruautés dont les femmes sont victimes à savoir, la polygamie, l'enferment, la violence domestique et l'exclusion de l'éducation sont mis en exergue. Il y aussi a situation précaire des

femmes de sa société qui les rend incapables de se défendre. Leurs problèmes sont semblables et proviennent de la méchanceté de l'homme. On ne voit que des personnages féminins qui ne sont pas permis de contribuer aux décisions importantes du foyer. On ne peut qu'ajouter les exigences de l'islam qui asservissent la femme de la société maghrébine. Ceci dit posons-nous d'abord la question de savoir comment ces auteurs ont réalisé leur but. Quels sont les engagements littéraire et idéologique des deux auteurs ? Comment les femmes sont-elles marginalisées dans les deux œuvres ? Quels sont les moyens de présentation de la marginalisation de la femme maghrébine dans les deux œuvres ? Quelles sont les influences de l'école en ce qui concerne l'émancipation de la femme maghrébine ?

2. L'IMAGE DE LA FEMME DANS LES DEUX ŒUVRES

Certes, maintes études portant sur le sort de la femme à travers le monde, nous avons l'intention d'axer notre recherche sur des auteurs maghrébins. Comme l'a constaté Kangni Alem (2008:3), la réaction fortement teintée de racisme, les préjugés à l'égard des arabes, de l'islam voire et le fait que la plupart des étudiants préfèrent baser leur travail sur les auteurs négro-africains pour pouvoir vite trouver des documents et de directeur de mémoire, sont à la base de la rareté de travaux sur la littérature maghrébine dans ce coin de l'Afrique. Nous allons ainsi déclarer de prime abord que ce travail va élargir le champ d'étude sur les auteurs maghrébins.

La lecture des œuvres de Tahar Ben Jelloum et d'Assia Djebar n'est pas fortuite. Le Maghreb recèle de nombreuses valeurs dont les structures ont été bouleversées par la rencontre d'abord avec la conquête de l'islam et puis avec l'occident qui a détruit la civilisation de leur milieu qui se reposait sur des fondations de fierté. Il convient de signaler que la femme en milieu maghrébine se voit privée de sa dignité. Bref, elle se voit marginalisée. Si on arrive à situer l'importance de notre étude dans ce fait, nous devons reconnaître le rôle et l'effort menés par notre auteur et écrivaine pour condamner l'emprise coloniale et l'oppression de la femme. Ayant le souci de remettre en cause l'oppression des femmes à travers les institutions nous montrerons la vision du monde des deux romanciers qui mettent en relief le sort misérable de la femme maghrébine. Ainsi, cette étude va-t-elle mettre de lumière sur la dénonciation de la condition féminine. Outre le vaste panorama féministe que ce travail propose, il tentera aussi d'exposer l'univers culturel et romanesque de la littérature maghrébine. Les deux ouvrages retenus ont été sélectionnés à dessein pour montrer les points de convergence et de divergence dans le cheminement de la dénonciation de la relegation de la femme maghrébine ainsi que la colonisation qui a fortement ébranlé les principes de la société traditionnelle.

Selon Kangni Alem (2008), le Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) et l'Afrique noire sont-ils des entités distinctes complémentaires, ou identiques ? Puisqu'il ne s'agit pas de d'étude comparative littérature africaine/littérature maghrébine, pour notre part la question générale que nous nous posons est « Y-a-t-il de rapports entre l'image de la femme présentée les auteurs, issus de la même zone et ayant des cultures semblables. Sur ce, nous allons ensuite

essayer d'exposer les aspects de la société qui qui servent de moyen pour asservir et faire taire les femmes.

2.1 La marginalisation de la femme dans *Les Yeux baissés*

Peut-on pas parler de la marginalisation sans élaborer le mot patriarchie? Ce terme est un système dans lequel les hommes sont vus comme des êtres supérieurs par rapport aux femmes au sein de la société. Les hommes sont favorisés dans les communautés et les femmes sont moins considérées car leurs avis ne comptent pas. Elles sont interdites de contribuer quand les hommes prennent des décisions qui leur concernent. On va examiner les représentations des femmes dans cette œuvre.

Au sein de la famille où la patriarchie est pratiquée, la manière dont on traite un fils est différente de celle d'une fille. Dès la naissance, cette sorte de société crée l'impression que les hommes sont supérieurs par rapport aux filles.

Selon Atilade et Gbadamosi (2012), la religion est discriminatoire, l'éducation, la politique, le travail et même la migration sont tous ségrégationnistes dans leur peinture de la société maghrébine dans *Les yeux baissés* par exemple, l'aveuglement du maître religieux en tant que vieil homme, est à la fois stylistique et symbolique. Habituel dans les romans de Tahar Ben Jelloun, ceci signifie que tous ceux qui sont extrêmement religieux sont malheureusement aveugles spirituellement parce qu'ils font des mauvaises interprétations et représentations de la religion (Ibid. : 148) La manière dont l'auteur crée ce personnage (comme aveugle) subvertit la religion dans la société maghrébine et met en évidence l'esthétique du féminisme islamique. C'est-à-dire, il fait une satire de l'ignorance des hommes religieux.

Depuis la création du monde, les hommes ont eu le désir d'adorer Dieu. Chaque communauté a sa manière de louer le créateur des cieux et de la terre, les gens croient à Dieu. La religion qui détermine le comportement des gens est aussi un autre thème dans le roman. Comme on l'a signalé dans la section de sociologie du monde maghrébin, cette société est principalement islamique. Ils suivent les commandements d'Allah. Ils fréquentent les mosquées chaque vendredi et prient cinq fois par jour selon les ordonnances du Coran. « On accrocha au mur des photos de la Mecque, des calligraphes du nom d'Allah et du prophète Mohammed. Tous les vendredis soir, on y faisait brûler de l'encens du paradis » (Sourate : 102).

À part les traditions rétrogrades en ce qui concerne le traitement des femmes, la religion est également un moyen de la dégradation des femmes par les hommes. L'auteur n'est pas content face à l'état des femmes. On utilise la religion pour justifier la ségrégation des femmes. La religion est utilisée comme une arme d'oppression des femmes. Les gens interprètent la religion à leurs faveurs. Les hommes peuvent avoir plusieurs femmes qu'ils n'entretiennent pas. Ils prennent des femmes comme si elles sont des propriétés. « Le paysan était un paysan qui avait fait coup sur coup plusieurs héritages. Il avait trois épouses et vingt-sept enfants » (Jelloun, 1991 :136).

La religion a également contribué à la dégradation et la marginalisation des femmes par les hommes. Selon Wumi Olayinka (2017), la religion subjugué et asservit les femmes. Les gens

se servent des doctrines de la religion pour assujettir les femmes. En effet, chaque religion a ses commandements. Selon les croyants de la religion islamique, une femme ne peut pas jeûner quand elle fait sa règle. Cette période est associée avec la saleté et l'impureté. « Tu n'es plus une enfant. Tu dois jeûner comme nous. Le jour de sang, tu as le droit de manger. Il faut aussi te remettre à la prière. Sinon ton jeune ne sera pas valable » (Jelloun, 1991 :108). Les écrivains féministes essaient de démystifier ce concept. Ils essaient de montrer que la règle n'est pas associée avec saleté mais un phénomène biologique.

Lorsque la petite fathma a eu ses premières règles, de manière crue l'auteur remet la narration dans la bouche de la petite fille ; c'est sale. On peut remarquer ceci dans le roman africain *Johnny Chien Méchant*.

J'eus mes premières règles le jour du retour de ma mère, je dormais lorsque je sentis un liquide chaud s'échapper entre mes cuisses. Je n'étais pas vraiment prévenue, mais je savais qu'on devenait femme ainsi. Je décidai que je n'avais pas besoin de ce signal pour être femme; je l'étais déjà par tout ce que j'avais appris, connu et aimé. (Jelloun, 1991: 87).

Selon le féminisme islamique, l'islam ou la culture islamique est basée sur les enseignements du Saint Coran. Les Hadiths du prophète Mahomet et endosse l'égalité des deux sexes (Kynsiletho :2008). Les romans de Tahar Ben Jelloun comme ceux d'autres embrassent le besoin de la transformation de la culture musulmane afin que les pratiques musulmanes soient conformées aux enseignements du saint coran.

Dans le roman, on remarque que les femmes sont marginalisées dans le système éducatif. Ici, les garçons ont le privilège de fréquenter les écoles tandis que l'on pense que pour les femmes, ce n'est pas nécessaire. C'est pourquoi on ne permet pas aux femmes de fréquenter l'école coranique. Elles sont rejetées par le fqih et le système éducatif. L'école comme une institution religieuse et centre d'éclaircissement réservée aux garçons est discriminatoire contre les filles. Comme le dit Fathma : « Il y avait une école coranique dans l'unique petite mosquée. Mais les filles n'y avaient pas droit. Mon frère y allait » (Jelloun, 1991 : 27). Le fqih l'a rejetée en lui donnant un coup sec sur la tête. Le fqih associe les femmes à la saleté et moins importantes dans la société jusqu'au point qu'il les déteste. « Le fqih me donna un coup sec sur la tête. Je poussai un cri et partant en courant. J'entendis le vieillard dire « Aveugle, certes, mais pas bête...Les femelles, je les repère, elles sentent mauvais...Continuons » (Jelloun, 1991 : 27). Voici pourquoi Fathma n'aime pas le système éducatif. « Je rageais, je piétinais le sol en maudissant le sol en maudissant l'école et le vieux fqih aveugle » (Jelloun, 1991 : 27).

Selon Weiss dans *Rousseau, Antifeminism and women's nature* (1987), les femmes devraient être confinées au rôle des femmes et déterminées par leur biologie. Il atteste que la raison n'est pas nécessaire pour les femmes car la nature a déjà déterminé leur destin. Le mouvement féministe est contre cette assertion car les femmes sont bien capables de raisonner.

Les femmes qui se trouvent dans cette situation cherchent des moyens pour révolter contre ce système et ceci se trouve dans le cas de notre protagoniste Fathma. Pour agir contre le système, Fathma vole une ardoise coranique à laquelle elle écrit des lettres étrangères. Elle a des signes qui lui appartiennent, elle les comprend seule. « J'avais une planche coranique, volée bien sûr, sur laquelle j'écrivais des lettres qui n'étaient ni berbères ni arabes ni étrangères. C'étaient des signes qui m'appartenaient ; j'étais seule à en connaître les clés, le sens et la destinée » (Jelloun, 1991 : 31). Elle crée des choses imaginaires dans la roche pour se pacifier. Cette place représente une deuxième maison pour elle. « C'était cela, mon jardin secret, mon école coranique, ma maison illuminée » (Jelloun, 1991 : 31).

Pareillement, dans le roman, *Partir* de Tahar Ben Jelloun, on remarque aussi que l'on ne donne pas l'importance à l'éducation d'une femme dans le cas de Malika, son père voit l'éducation de la femme comme un gaspillage de temps. Une autre illustration odieuse se fait remarquer par le fait que les fils sont considérés plus importants que les filles. On va défier les représentations de la femme en tant que « Autre », en tant que « manque », dans le cadre de la « nature ». D'abord, quand le père de Fathma écrit une lettre, il ne mentionne pas les noms de femmes, juste les noms des hommes sont mentionnés et ceci montre l'importance que la société attribue à l'homme vis-à-vis la femme. « Tous les cousins vous saluent, Omar, Brahim, Mohammed, Kaddour. Saluez toute la famille » (p.28).

La patriarchie est bien forte dans ce roman. On défie les représentations stéréotypées des femmes et comprend aussi l'étendue du patriarcat dans la famille, la joie est plus forte quand un enfant mâle est né par rapport à la naissance d'une fille à cause de l'importance attachée aux fils dans la société Maghrébine. « Dans une famille, il n'y a plus cher qu'un premier garçon » (Jelloun, 1991 : 39). Chez les Maghrébins, la mariée doit respecter les membres de la famille de son mari comme le fait la mère de Fathma à sa belle-sœur Slima. On place les hommes au-dessus des femmes ; ceci montre aussi la représentation des femmes. Une jeune mariée ne doit pas regarder le visage de son mari quand ce dernier s'adresse à lui.

Gazelle, princesse, baisse les yeux, ne regarde pas en face tu es couverte d'ornement de diamants, tu dois rougir et même pleurer de bonheur lorsque ton homme viendra à côté de toi, ne le regarde pas, garde les yeux baissés, car tu es fille de la pudeur et de la vertu. Si tu t'évanouis, nous sommes là pour te ranimer. C'est bien, une fille qui s'évanouit, cela prouve son innocence et pureté. (Jelloun, 1991 : 266).

On remarque aussi que la mère de Fathma est docile dans le roman comme c'est noté dans la citation qui suit. Elle se tait toujours, elle ne parle pas et l'on se demande pourquoi elle se comporte comme cela mais selon la loi du patriarcat, le rôle d'une mère est relégué dans cette société. On ne la permet pas à prendre les décisions sur ceux qui concernent sa fille. Le pouvoir du patriarcat est bien montré ici dans la vie des femmes dans le roman

Elle cherchait à la provoquer, ma mère ne dit rien, se leva et murmura en sortant de la pièce quelque chose comme une prière du génie...Ma mère ne disait rien. Elle évitait l'affrontement avec cette mégère. Elle restait étrangère à la tribu et préférait se taire et ne pas réagir sachant de quoi était capable de sa belle-sœur. (Jelloun, 1991 : 25-29)

Par ailleurs quand il s'agit de la représentation des femmes, les hommes quittent le village pour la recherche d'une meilleure vie tandis que les femmes sont laissées au village parce qu'elles sont le sexe faible qui sont semblable aux enfants et aux anciens. « Notre village devrait être une erreur. Loin de tout, il n'était accessible qu'à dos de mulet. Les hommes étaient tous partis soit en ville, soit à l'étranger. Il n'y avait que des femmes, des enfants et quelques vieillards » (Jelloun, 1991 : 26).

On constate aussi que dans *Au pays* de Tahar Ben Jelloun, on y voit la docilité au part de la femme de Mohammed. Les femmes ne parlent pas. Leurs maris prennent les décisions par rapport à leurs enfants. On voit facilement l'avis de Tahar Ben Jelloun sur ce système odieux, le patriarcat dont la racine est la culture et la religion qui met la femme en position d'agneau domestique. L'écrivain féministe cherche à utiliser ses personnages pour démontrer ce sujet et la plupart de temps la révolte des femmes est toujours la conséquence. Ceci est élaboré par le comportement et la parole qu'il met dans la bouche de ces personnages. Les femmes n'aiment pas ce système et elles deviennent des rebelles. Fathma l'héroïne du roman qui devient une femme émancipée commence à revendiquer l'égalité des hommes et des femmes. Elle ne croit pas dans l'expression, « les yeux baissés ».

Il me veut les yeux baissés comme au temps où la parole de l'homme descendait du ciel sur la femme, tête et les yeux baissés, n'ayant pas de parole à prononcer autre que : « Oui, mon seigneur ! » Il appelle ça de la pudeur, moi je dis que c'est de la bassesse, de l'hypocrisie et de l'indignité. La pudeur, c'est regarder l'homme en face et confronter nos désirs et nos exigences. Si aujourd'hui encore, l'homme monte sur le mulet et la femme suit à pied, si tout le monde trouve cela normal, pas moi. (Jelloun, 1991 : 274).

Toute la personnalité de Slima, la tante démontre le soulèvement contre le système patriarcal. Elle est décrite comme une femme stérile, vieille et laide qui n'a aucun élément de gentillesse qui est la nature de la femme car elle veut toujours la violence. Son mari l'a abandonnée. Sans cesse a-t-elle exposé les problèmes de sa famille en public. Elle n'avait aucune honte à évoquer ces problèmes intimes devant la famille » (Jelloun, 1991 : .29). Elle est une femme vraiment bizarre « Seule ma tante avait une chambre, pas très grande, mais assez confortable. Ce devait être le lieu secret où elle préparait les combinaisons et mélanges mortels. Elle s'enfermait là et ne permettait à personne d'en franchir le seuil, pas même (surtout pas) à ma

mère. C'était la seule pièce de la ferme qui avait une porte en bois avec serrure et clé (Jelloun, 1991 : 25).

Le mari de Fathma est un homme qui aime le patriarcat.

Lui qui a toujours parlé et défendu le droit à la différence, lui qui a milité pour que la femme arabe, berbère, musulmane ne soit plus maltraitée par la loi des hommes, lui qui donne tant d'importance aux principes, il s'est trouvée face à une femme qui ne cesse de cultiver sa différence de classe, de race et de culture, qui revendique un statut d'égalité à l'homme. (Jelloun, 1991 : 273).

2.2 La marginalisation de la femme dans *Ombre sultane*

Assia Djébar présente aux lecteurs les expériences de la femme Algérienne. Ces œuvres démontrent qu'elle est engagée à plaider le sort de la gent féminine de la société maghrébine. Notre auteure « prend fait et cause pour toutes les femmes de sa société, cloîtrées et emmurées dans le silence » a affirmé Diana Labontu (2006). Manque d'éducation, maintes d'entre elles sont perpétuellement esclaves et anéanties par les dogmes de l'islam, l'hégémonie masculine voire, la tradition patriarcale. Sommairement, Assia Djébar, présente dans ces œuvres, des femmes marginalisées qui ont besoin de liberté. Comment ces éléments sont-ils mis en œuvre dans *Ombre sultane*, le roman soumis à notre étude?

Au premier abord avec le titre du roman « *Ombre sultane* ; ombre derrière la sultane... » (p. 9), le lecteur ne tarde pas à percevoir les lamentations de la femme condamnée à se taire « dans l'ombre, l'ombre de son vêtement, de son voile, l'ombre des hommes, l'ombre des coutumes. La femme qui n'a pas droit à la parole, à l'amour choisi, pense au fond d'elle-même : » (Catherine Réault-Crosnier 2006). Toutes les activités quotidiennes des femmes sont tissées pour satisfaire aux besoins des hommes, des pères et des fils desquelles elles dépendent au sein du foyer. Il est nécessaire de signaler que beaucoup de critiques s'accordent sur le fait que les personnages féminins d'Assia Djébar sont victimes de l'enfermement. Dans sa thèse 'Contexte et production de sens dans *Ombre sultane* d'Assia Djébar,' Slimani, Eldjemhouria' a mis en lumière l'état piteux de la femme algérienne. Les idées ci-dessous se veulent une illustration succincte de leur situation.

La mise en exergue de cet espace de confinement est en fait mise en scène du sort fait aux femmes. Corps voilé, momifié, interdit de regard, interdit de parole et regard réprobateur de la société sur toute femme. Qui ose braver l'interdit. Ce qui peut expliquer le choix du titre « Toute Femme s'appelle blessure ». Cet espace est également mis en texte d'une revendication féministe : comment se libérer du joug d'une société patriarcale ? Tout simplement en franchissant dans un premier temps le « Seuil », ce qu'Assia Djébar appelle « la rupture » (p.10) qui

est assimilée à la prise de conscience de la femme qui « sort », signifiant par cet acte la prise en charge de sa propre personne au niveau physique et de sa destinée. (Eldjemhouria, 2013 :15)

Dans ce roman, on constate que la représentation des femmes dans la société d'Assia Djébar est traversée par la question de la libération de la femme arabo-musulmane de la domination masculine. La société a confiné le rôle et l'influence des femmes à la maison et dans la sphère privée. Les quatre murs de la maison sont un symbole de limitation pour les femmes car elles ne sont confinées qu'à cet espace. Voici pourquoi la narratrice lamente : « Ici, sur cette terre, on vous tue en vous enfermant derrière des murs et des fenêtres occultées. » (Djébar, 2006 : 122).

Dans l'espace public, les hommes n'ont aucune restriction, mais l'espace domestique est réservé aux femmes et elles ne peuvent pas en sortir sans la permission des hommes dans leurs vies. Il y a des yeux qui assurent que les femmes ne sortent pas à savoir, ceux des vieilles femmes qui gardiennes de la culture. Par exemple, Lila hadj « son œil [...] se posait sur elles toutes, les fugueuses, les évadées masquées, les fugitives d'une heure ou d'une journée, les demi entravées » (Djébar, 2006 : 120). C'est pourquoi Isma montre son dégoût en disant « Un homme ivre a le droit de dériver, mais une femme qui va « nue », sans que son maître le sache, quel châtement les transmetteurs de la loi révélée, non écrite, lui réserveront ils ? » (Djébar, 2006 : 132). En conséquence, une femme qui sort sans la permission est considérée comme une rebelle qui doit être châtiée. Lorsque l'homme découvre les sortis d'Hajila sortait, il voit cela comme un acte de désobéissance et il l'a jugé sévèrement:

Il interrogeait, procureur de la nuit et des autres. Il te demanda de t'asseoir, sur un ton ostensiblement calme, tu ne bougeais pas; tu ne comprenais pas. Il te harcela dans un flot soudain, à peine véhément: « Qui allais-tu rejoindre dehors, avec qui parlais-tu dans les squares, Quel inconnu, quel ami ancien ou nouveau t'accompagnait et dans Quelles promenades?... Quel fard choisissais-tu, quelle jupe sous le voile portais-tu et pourquoi, quelle robe de couleur violente? » Tu rétorquais par bribes, déçue peu à peu de ne pas pouvoir inventer. L'aventure qu'il créait, les possibles que son discours faisait naître. (Djébar, 2006 : 121).

Le mari peut finir par battre la mère de ses enfants. L'auteure jette également un regard critique sur les ordres et invectives envers les gens féminins. Par exemple Salim a donné des ordres à Dalila avant les fiançailles. Cette violence domestique est mise en exergue dans les lignes ci-dessous.

Pour toi aussi, ce fut trop tard. Il te frappe au visage tu n'esquives pas le coup. Il prend une bouteille vide, il la brise sur le revers de l'évier, il gronde en écoutant sa grandiloquence. - Je t'aveuglerai

pour que tu ne voies pas ! Pour qu'on ne te voie pas ! - Quand son bras lève la bouteille brisée, invoquant le Prophète, tu te protèges les yeux, il te blesse au bras, le sang jaillit de l'entaille et l'homme demeure bras tendu à fixer le sang... (...) Te briser les pattes, pour que tu ne sortes plus, pour que tu restes rivée à un lit, pour que... Tu l'entends là-haut, à une altitude démesurément élevée, tel un orage déchaîné sur les cimes. (Djebar, 2006 : 122-123,131).

Nous avons la dichotomie et la ségrégation des espaces dans cet endroit. Ses valeurs ne sont pas ancrées dans la sphère publique. Cette espace confinée est une limitation pour des femmes dans cette œuvre. Elles communiquent leurs conditions par des larmes (sanglots, soupirs). Elles n'aiment pas cette condition et elles veulent révolter.

L'homme est vraiment sorti ; l'homme, tous les hommes ! [...] Quant à l'homme qui sort, qui va et vient, qui entre pour donner des ordres, pour exiger la table basse servie, l'homme, tous les hommes, il faut les nourrir de nos mains pleines, de nos lacérations de voix, de nos sursauts de patience, chaque jour puis a l'approche de chaque nuit, leur céder notre corps soudainement las, qui aspire à l'instant même où il sera laissé en paix, au lac de prières d'avant l'enfouissement ultime....nourrir les fils le jour, nourrir l'époux la nuit, et qu'ils puissent tous boire la lumière du vaste jour. (Djebar, 2006 : 17, 170-171).

Pour la société, elle n'a pas grand-chose à offrir à l'extérieur et son rôle dans la vie est de porter des enfants, de changer de chouchou et de vivre pour ses enfants toute seule, sans affecter le monde. « Ma fille aura de la place pour tout dans cette cuisine ! » (Djebar, 2006 : 25), a exprimé Touma dans son ignorance. « Les ventres des femmes enfantent, leurs bras s'activent, leurs visages s'approchent des braises pour attiser la flamme sous les chaudrons fumants » (Djebar, 2006 : 170). Cela devient agaçant quand le rôle d'une femme est simplifié pour la seule sphère privée et qu'elle a une voix, mais cette voix est réduite au silence par les traditions. Le sentiment est grave car il arrive à un point où elle commence à se sentir moins d'elle-même et elle veut juste se révolter et veut simplement se faire entendre. « Voix qui perle dans la nuit, qui se désole dans l'éblouissement du jour. » (Djebar, 2006 : 9).

Dans le roman, la chambre est une espace pour les femmes un lieu à être seule pour lamenter leurs chagrins et pour pleurer quand tous les hommes sont déjà partis. Même à l'intérieur, il y a la division entre l'espace des hommes et celles des femmes. Les hommes ont leur place en bas tandis que les femmes ont leur place en haut dans la cuisine.

Dans le coin de la terrasse protégé par le jasmin, peu avant le crépuscule, on allumait d'énormes braseros, rangés en file, et sur lesquels fumaient bientôt des marmites pleines à ras bord de ragoût divers... Des femmes, tout autour, s'affairent, se courbent. De longues

nattes de jais battent les reins; leurs bras sont nus, leurs pommettes rougies. Elles s'activent, s'encouragent les unes les autres, elles conjuguent leurs efforts sans hâte, elles n'en peuvent plus de tant d'invités à nourrir. En bas, dans les pièces du rez-de-chaussée qui donnent sur le patio, au dallage en damier noir et blanc, se presse une foule d'hommes drapés de laine ou de soie [...] Là-haut, les ménagères s'affairent, vont et viennent de la terrasse à la buanderie ou à la cuisine. Leurs gestes se chevauchent, les ordres se précipitent. (Djebar, 2006 : 17, 64-65).

La vie que mènent les femmes est monotone et c'est comparé à celle d'un esclave parce qu'elle est comme un objet acheté pour le plaisir de son mari. Elle n'a que la valeur domestique. Hajila, tel un robot dès le matin, va d'une chambre à l'autre.

Aucune ne s'est révoltée? Les autres esclavages ne suffissent-ils pas, les travaux de jour qui ne cessent pas, les maternités qui se succèdent? Toutes laissaient entendre, te semblait-il, que la vie des femmes commençait comme une fête? Une fête brève, que suivait certes la soumission aux inévitables tristesses! Mais quand annonçait donc l'allégresse, quand goutait-on l'ivresse, même réduite à une seule journée jour. (Djebar, 2006: 90).

Leurs mains ne sont pas utiles dans le monde de travail. On constate aussi la situation piteuse de la femme maghrébine qui travaille du matin au soir sans être appréciée par l'homme qui ne fait que l'inviter au lit. « Finis vite ta vaisselle... Viens te coucher! (Djebar, 2006 : 121) » Comment une personne qui s'épuise au cours des travaux domestiques, une épouse qui est chargée d'apporter un « cendrier » au mari, une commission qui devrait être réalisée par les enfants, peut être utile pour elle-même. Hajila fait la remarque:

Tu débarrasses la sur laquelle a été servi le petit déjeuner... Tu plies la nappe, tu essuies le bois clair de la table; tu poses le chiffon humide, tu regardes tes. « Tu regardes tes mains vides, tes mains de ménagerai active ... Dès le lever du jour tu titubes dans le demi-jour jusqu'à la cuisine. L'odeur du pain grillé réveille les enfants; le lait réchauffé pour l'homme qui arrive le dernier, se déverse sur le feu de la cuisinière malgré ton semblant d'attention... L'époux se fait servir l'en hâte; tu t'attardes devant l'évier, tu prépares le café. Il boit debout, sans remercier. Il part. Te voilà seule jour. (Djebar, 2006 : 15, 78).

Les femmes sont toujours au travail, pendant la journée, elle nourrit ses enfants et pendant la nuit, son mari est là. Le mari ne voit le corps de sa femme que pour satisfaire son

désir sexuel. En tout cas, le mari doit être respecté. La narratrice vocifère contre cette vie dégoûtante:

Jusqu'à quand, ô maudite, cette vie de labeur? Chaque matin, chaque midi et chaque soir, mes bras s'activent au-dessus du couscoussier! La nuit, nul répit pour nous les malheureuses! Il faut que nous les subissions encore, eux, nos maîtres, et dans quelle posture – la voix sursaute, l'accent se déchire en rire amère –, jambes dénudées face au ciel jour. (Djebar, 2006 : 112).

En outre, Assia Djebar jette un regard critique sur le droit conjugal. Signalons d'abord que la consommation du mariage est vue comme une intrusion sur le droit de la femme. Sur ce, il convient de signaler le concept du viol soulevé par Assia Djebar. La tradition ne croit pas qu'il y a le concept du viol dans le mariage étant donné que les femmes appartiennent à leurs maris. On voit la nuit de nocce comme « une union consommée comme dans un rapt, avec la brutalité du viol » (Djebar, 2006: 128). On voit le mariage comme « Quel masochisme, alors que le destin, déjà si sévère pour les femmes, sauvegardait au moins l'éclat du jour des nocces ! Ce mariage s'annonçait enfler des prémices du deuil » (Djebar, 2006 : 133). L'écrivain essaie d'éveiller notre conscience au viol marital dans ce roman.

Le viol, est-ce le viol? Les gens affirment qu'il est ton époux, la mère dit « ton maître, ton seigneur » ... Toi, tu t'es battue dans le lit en te découvrant une vigueur insoupçonnée. Sa poitrine t'écrase. Tu te glisses, tu tentes d'échapper au poids, tes bras serrent spasmodiquement contre les flancs, tu te fais de plus en plus raide à l'intérieur de l'étreinte. Les bras de l'homme enserrent, se desserrent, tu plies les jambes sans oser frapper, sans tenter de fuir. La lutte est circonscrite au matelas, aux draps froissés qui s'enroulent...L'homme a éteint, profitant d'un suspens, d'une accalmie. Tu fermes déjà les yeux. La conclusion approche, tu reprends la résistance. L'homme halète contre ton cou; il semble rire, à demi surpris: C'est bien, tu ne veux pas mais c'est bien. Il te mordille le lobe de l'oreille, la base du cou; il hale ton torse, tire en arrière la tête. Le moment approche où il te faudra plonger. Te fermer, yeux, oreilles, le fond du cœur. Te laisser couler! [...] Quand le phallus de l'homme te déchire, épée rapide, tu hurles dans le silence, dans ton silence: « non!... non ! » Tu te bats, il te fouaille, tu tentes de revenir à la surface [...] Le phallus demeure, la brûlure s'avive, dans le noir qui tue en toi les images de défense. [...] Le mâle s'est détaché, tes jambes pendent, lamentables; [...] les yeux en larmes, tu considères le flot de sang qui coule sur les draps, sur le matelas dénudé. (Djebar, 2006: 82-83).

Dans cette situation, les femmes se voient comme elles sont comme des objets, mais elle n'ose pas se plaindre en public. Etant donné que c'est ce qu'exige les traditions, elles font part de leur chagrin dans leur monologue intérieur:

Les femmes n'aiment pas le droit conjugal parce que ça ne se fait pas normalement. Les femmes voient cette situation comme elles sont usées comme des objets. « Maintenant qu'il n'est plus lié, chaque nuit sera-t-elle pour moi une épreuve ? » te demandes-tu, interdite, devant cet océan de miasmes. « Le coït, est-ce vraiment cela, cette douleur de la chair, pour toute femme ? » Aucune ne s'est révoltée? Les autres esclavages ne suffisent-ils pas, les travaux de jour qui ne cessent pas, les maternités qui se succèdent?... De chaque jour s'ajoute, la nuit, une autre tâche mal supportée par le corps féminin déjà fatigué. Le devoir conjugal évolue en un acte qui ne laisse aucun moment de tranquillité au corps féminin et qui noircit encore cette existence féminine dénoncée comme « maudite. (Djebar, 2006: 71-72,82).

En outre, l'abondance de ces actes indécents dans *Ombre sultane* montre le soulèvement de notre auteure contre l'insensibilité des maris envers les femmes qui s'étant épuisées par les travaux domestiques finissent par se livrer pour satisfaire le désir sexuel incessant de patron de maison. En voici ci-dessous quelques exemples qui illustrent les tabous abordés par Assia Djebar :

- i. Tu entrais dans cette chambre...Tu étendais ton corps près de l'autre corps. Tu prenais soin de ne rien frôler. Dans le noir, une main tâtait tes seins, puis ton ventre contracté. Tu suspendais ton souffle. Tu attendais sans dormir. Tu te levais peu après dans le noir pour t'allonger plus bas, sur le matelas posé à même le tapis, au pied du lit moderne. Dans le sommeil qui enfin te saisissait, tu te voulais ailleurs, non pas dans le bidonville, non pas dans la chambre où dormaient à cette heure ta mère et ta sœur [...] Non, ailleurs, égarée, « une caille battant des ailes », aurait dit la mère, dans une grotte ou au cœur d'une mer opaque. (Djebar, 2006: 29).
- ii. Les rêves persistaient dans les patios. Aucune n'avait osé avouer. « Le sang pue entre vos jambes. Chaque nuit, l'écorchure se creuse, vous serez les dents de longues minutes tandis que le souffle mâle au-dessus de votre tête n'en finit pas. (Djebar, 2006: 91).
- iii. J'enlève mon corsage de manière habituelle; mes mains s'élèvent au-dessus de ma tête. Je jette vêtements de soie ou de flanelle; mes coudes devant les seins masqués de dentelle, redessinent deux arcs alternés vers les hanches, les paumes suivent les jupes glissée le long des jambes. (Djebar, 2006: 93).

Comptent tenu de ces actes ci-dessus, on peut déclarer que les femmes représentent des objets sexuels, pondeuses voire des étables de bébés, à des fins de plaisir et elles sont obligées de se soumettre totalement à leurs maris. Les deux illustrations ci-dessous mettent en exergue le corps souffrant de femmes. Bon nombre de femmes se plaignent de ne pouvoir sortir de cet état par lesquels elles sont vues comme des bêtes.

iv. Le couple avait sept ou huit enfants. A mi-voix, l'on surnommait la femme « pondeuse », non pour l'importance de sa couvée, assez banale ma foi, mais pour le peu d'intervalle qu'elle traverse entre ses accouchements. Sa fille aînée avait quinze ans, tout aux plus seize ans. (Djebar, 2006: 176).

Selon un article sur sciences.jrank.org (consulté le 12 Septembre 2018) ' Féministe théories and rites challenge valorisations of motherhood Foster, éd. *conservatives* », (Les théories féministes et les écrivains défient la valorisation de la maternité favorisée par les conservateurs. {Notre traduction} Il y a une croyance en Afrique que si une femme est stérile, sa féminité sera douteuse. Dans cette œuvre, on démontre la condition des femmes sans enfants, quand une femme n'a pas d'enfants, elle n'est pas du tout considérée dans son mariage. Ce traitement des femmes n'est pas si bon parce que parfois le problème de la stérilité peut venir de l'homme mais les femmes en sont toujours des victimes. « Tu le sais, les vieilles, chez nous, ne te considèrent pas sous la protection d'un homme si tu ne portes pas de lui un enfant ! » (Djebar, 2006 : 102).

Cette situation est bien remarquée dans *Fureurs et cris des femmes*, Rodani dit « une femme, encore aujourd'hui, ne suscite la considération de son entourage que par sa maternité » (Angèle Rariwi. 1989 : 91). On constate que dans *Ombre sultane*, quand une personne meurt, il n'y a que les fils qui assistent aux funérailles. Dans ce cas, les grandes filles restent à la maison alors que les petits garçons peuvent y aller. Ceci montre que les filles ne sont pas si valorisées. « Aucune des filles n'y était allée seulement Touma et le petit Naseer » (Djebar, 2006 : 88).

Par ailleurs, habituellement, les maris ont le droit absolu sur leur femme. « L'homme écoute, lui qui a droit de vie et de mort ». Par conséquent, les épouses n'ont pas le droit de contribuer concernant certaines décisions importantes de leur vie. Elle vit pratiquement non seulement pour le mari mais pour les hommes dans leur vie. Mentionnant le mouvement du droit de la reproduction des femmes de nos jours qui prône le fait que les femmes ont le droit sur leurs corps et leurs maris ne peuvent pas être intimes avec elles sans leurs permissions. La voix des femmes est importante pour nous l'humanité, mais quand cette voix est réduite au silence et qu'elles se sentent reléguées, elles deviennent impuissantes. « Ce chœur de soumissions prêtes à la révolte, (...) en somme la parole drapée du malheur restait reléguée, aussi voilée que le corps de chacune au-dehors. » (Djebar, 2006 : 119).

Dans cette œuvre, on constate la supériorité des hommes. Les femmes sont toujours sous la protection ou doit donner allégeance aux hommes dans leur vie. « Que toute femme voilée a un père, un mari, mais beaucoup, beaucoup de fils » (Djebar, 2006 : 52). Pire encore, le fils est

plus estimé que la fille. Par exemple, quand un fils est né, il y a beaucoup plus de joie au niveau de la famille. Mais la naissance d'une fille fait grelotter de peur la femme. Les féministes veulent l'égalité entre les hommes et les femmes dans tous les domaines de la vie.

Le couple de paysans se mit à attendre l'enfant, l'héritier de leur héritier. J'ai accouché de toi ! disait la mère. Les vieux n'ont même pas voulu envoyer un message au fils! Une fille, à quoi bon...Que Dieu la reprenne! ...S'il est écrit que son destin se raccourcisse! Qu'avons-nous affaire avec une femelle au teint jaune. (Djebar 2006:85-86).

Ce traitement spécial de l'enfant mâle est également élaboré dans le roman *Fureurs et cris des femmes*, quand Reikia, une petite fille de douze ans roua de corps farouche son cousin qui a dit que son père préfère les fils plus qu'elle et la grand-mère fait cette remarque « de quel droit te permets-tu de frapper cet enfant ? N'oublie jamais que ces deux enfants ont dans cette maison plus de droit que toi » (Angèle Rariwi. 1989: 59).

Cette marginalisation de la femme est reflétée au niveau de l'éducation. Les féministes mènent une lutte acharnée contre ce comportement des parents qui entrave l'émancipation des femmes. Dans cette œuvre, l'importance est donnée à l'éducation des fils plus que les filles.

Chez nous, nos hommes étaient lettrés, tant en arabe qu'en français! Nos fils n'allaient pas à l'étranger quêter les diplômes, mais à quoi servait de s'en enorgueillir si les femmes, pendant ce temps, tremblaient en villageois ignorantes? ... Ma tante n'avait alors caché ni ses pleurs ni sa peine impuissante-Eduquer? Avait-elle marmonné. Est-elle un homme? Hélas tout change de nos jours, tout va à l'inverse aujourd'hui! (Djebar, 2006 : 163, 175).

Selon l'observation de Pretty Zinta, protagoniste du film hindou, *Veer Zaara* (2004) :

Education makes men capable of facing the challenges of life. With education, women can outdo men and walk shoulder-to-shoulder with them. Women who are kept out of the class room are disabled, for they remain illiterate and unpolished. The society should stand against those who say what use is education for the local women because are only taught to look after the household.

L'éducation donne aux femmes la puissance de faire face aux défis de la vie. Grâce à l'éducation, les femmes peuvent dépasser et marcher

côte à côte avec les hommes. Les femmes qui sont mis à l'écart de l'école demeurent illettrées et handicapées; Les femmes peuvent rivaliser avec les hommes quand elles sont instruites. La société devrait se soulever contre ceux qui disent à quoi bon sert l'éducation pour les femmes car elles sont enseignées à faire les travaux domestiques. (Notre traduction).

Réault-Crosnier (2006) a observé que cette voix parle d'une femme qui passe de l'enfance à la vie d'esclave par un mariage imposé, de l'innocence des non-dits à la tragédie muette, de la rébellion étouffée à la recherche de son moi enfoui sous le poids des contraintes et des traditions : « Tombe la flaque des vêtements arrachés, lorsque le soir revient. (...) » (Djebar, 2006 : 61). Il est donc nécessaire de mettre fin à la vie de malsaine des voiles, des haïks des traditions, comme celle du hammam :

Hammam, refuge du temps immobilisé. L'idée même d'air close, et donc de prison, se dissout ou s'émiette. (...) Hammam, seule rémission du harem... (...) Dissoudre la touffeur de la claustration grâce à ce succédané du cocon maternel. (Djebar, 2006: 217,218).

Cette expression montre les difficultés des femmes dans le texte. Leur existence semble sans valeur à cause de ce que la société a fait d'elle : « (...) j'entrevis le pas de mutilation écrasant les pousses du jardin des rêves. » (Djebar, 2006 : 182). Les femmes dans cette société ont déjà accepté cette condition sans questionner la raison et elle passe ça à une génération à l'autre, aux filles dans la société. « Un homme est un homme ! Qu'il travaille pour sa femme et ses enfants, et qu'il demeure sur la voie de Dieu, cela seul est une chance au mariage ! » (Djebar, 2006 : 135). A cause de la société dont les femmes se trouvent, elles ont la limitation en s'exprimant ce qu'elles veulent malgré le fait que certaines choses sont bien mais elles se trouvent mal. Les femmes ont perdu leurs droits de l'expression dans cette œuvre. « Tu t'es dite honteuse puis humiliée, que saluer un homme au-dehors est coupable » (Djebar, 2006 : 33).

On démontre l'ignorance des femmes dans cette œuvre. C'est agaçant que même certaines femmes dans cette œuvre aient déjà accepté la tradition et croit absolument dans la supériorité des hommes. Les femmes n'ont pas le pouvoir du choix dans cette œuvre de l'homme qui lui plait. Ça devient agaçant que les gens justifient la subordination des femmes par la religion et ce que Dieu veut.

Ainsi commentaient des compagnes qui se voulaient complices, elle a pleuré parce que la marie ne lui plait pas !

-Ne lui plait pas?

-Elle l'a trouvé petit, lourdaud, et probablement sans finesse!

-Sans finesse ou sans tendresse ?

-Qu'est-ce que la tendresse chez un homme? ricana une voix mauvaise. Savent-ils même ce que c'est, eux les maitres, puisque Dieu nous a faites, nous, jeunes ou vieilles, belles ou laides, comme un troupeau sous leurs talons ! (Djebar, 2006: 169).

Isma est éduquée, En conséquence, elle connaît ses droits et elle est capable d'aider Hajila qui est faible. L'éducation informe les femmes dans la société. Sur ce, il convient également de soulever l'évènement de révolte dans *l'Ombre sultane*. Hajila qui un personnage féminin qui est enfermée sort lorsque le mari n'est pas à la maison. Les hommes ne sont pas interdits de sortir. « La rue vous attend vous vous présentez au monde. Vous les bienheureux. Chaque matin de chaque jour, vous transportez vos corps dans l'étincellement de la lumière, chaque jour qu'Allah a créé (p.17) a déclaré la narratrice. Elle a osé même lever le voile. La fréquence lexicale des mots sortir et dehors relevés dans les pages (17, 44, 47, 62, 70, 78, 81, 82, 99, 101, 103, 104...) démontre l'amertume de la romancière. En voici quelques illustrations de la lutte contre les traditions.

- i. Tu vas « sortir » pour la première fois. Hajila. Tu portes tes babouches de vieille, la laine pèse sur ta tête ; dans ton visage entièrement masqué, un seul œil est découvert, la trouée juste nécessaire pour que ce regard d'ensevelie puisse te guider Tu entre dans l'ascenseur, tu vas déboucher en pleine rue, le corps empêtré dans les plis du voile lourd. Seule au dehors tu vas marcheras. (Djebar, 2006 : 31).
- ii. Tu à marchais l'ombre ; tu vas au soleil. Si les rayons t'enveloppent les bras, te pénètrait aux aisselles si... Sous la laine usée du haïk ta robe de Cotton mauve est achetée jusqu'à la poitrine... Tu t'enforcies dans une ruelle entre des rangés de maisons avec des jardins ceinturés de hauts murs. « Après ! » Là, tu te décides avec violence : « enlever le voile. (Djebar, 2006 : 46).
- lii Chaque jour donc, tu t'échappes. Tu apprends à connaître les squares, les places de ce quartier. Pour te diriger, tu te rappelles la veille, l'avant-veille, ainsi de suite.... Dehors tu ne te laisses pas de marcher ; tu apprends à découvrir. Choses et personnes se diluent en toi. (Djebar, 2006 : 60).

La sultane que sont les femmes entend trouver un moyen de s'enfuir et veut être totalement à l'abri de ces chaînes d'esclavage par les hommes dans sa vie. Elle veut se faire entendre et s'exprimer pleinement et donne plus de sens à sa vie sans craindre d'être jugée. L'ombre, c'est aussi la nuit, la nuit des femmes quand elles voient le monde à travers un coin de tissu, seule ouverture sur le monde. L'œil seul regarde alors un lieu étriqué alors que leur corps

enfoui, annihilé sous l'épaisseur des vêtements n'a pas droit au soleil, n'existe que pour le plaisir d'un homme : Il est temps que les femmes comment à regarder le soleil en face, c'est accéder à la lumière, ceci représente l'espoir : « Regarder d'un premier regard. » (Djebar, 2006 : 224). Mais où est la liberté ? Les femmes en raison de leurs expériences ont droits à la liberté. « *La sandale de la liberté laisse sa trace dansée sur le sable, ou sur le roc.* » (P. 227).

Les femmes droites à une réévaluation de leur identité. La soif de liberté est une soif énorme pour les femmes marginalisées dans ce texte.

Sitôt libérées du passé, où sommes-nous ? (...) Le présent se coagule. (...) Sourire fugace du visage dévoilé ; l'enfance disparue pouvons-nous la ressusciter, nous, les mutilées de l'adolescence, les précipitées hors corridor d'un bonheur excisé ? (Djebar, 2006 : 228).

« Nulle tradition ne me servait de phare » (Djebar, 2006 : 95). Isa est un exemple d'une fée qui veut la liberté. Parce qu'elle veut la liberté, elle est soumise à des choses ridicules « Je baise front, paupières et poignet de l'époux... Le visage baigné de larmes, je ne taris pas : mots hagards d'une sœur hagarde, supplication d'amour, je m'excuse, je m'accuse... » mais elle s'en fou « j'ai vécu cinquante débuts, cinquante instructions de procès, j'ai affronté cinquante chefs d'accusation ! Je m'imaginai, comme toi, les avoir provoqués. J'ajoutais des propos que je croyais provocateurs ! » Isma est un exemple d'une femme qui veut la libération sans penser. « Après trois ou quatre réunions chez l'avocat (celui-ci réaffirme mes droits), le père se résigne ». Elle est contre la tradition qui lui contrait.

Isma est une femme qui sait qu'il y a vraiment une vie au dehors de quatre murs de la maison « J'avais besoin de réfléchir, pour cela, être dehors ! De marcher, de dévisager des visages inconnus. J'avais besoin d'être dehors, mais qu'on m'oublie ! [...] - Ici, sur cette terre, on vous tue en vous enfermant derrière les murs et des fenêtres occultées. A peine fais-tu le premier pas au-dehors que tu te sens exposée ! Là-bas, personne ne regarde, personne n'a vraiment d'yeux ! J'expliquai que j'avais dû travailler, enseigner, surtout avoir du temps à moi !

Elle fait pour sa fille pour changer le narratif de ce qui se passe avec les femmes.

Que m'importe si, par malheur, je devais trouver prise dans l'interdit, me renfoncer sous le haïk de la tradition ? Je tiens la main de ma fillette, je la tire au soleil, je l'aiderai, elle, à ne pas s'engloutir ! (...) Je me mis à marcher dans la ville. Depuis l'aube jusqu'au milieu de l'après-midi, à l'heure où ma fille sort de l'école. Revenir en sa compagnie chez la tante, dans la médina. Ce retour à

deux devient mon but. [...] J'étais de retour, par un sursaut de solidarité avec la petite. [...] je crains désormais tout voyage. Je désire m'enfoncer, à mon tour. A ma manière, me revoler... reculer dans l'ombre; m'ensevelir. (Djebar, 2006: 165-166).

Les féministes s'opposent aux traditions rétrogrades et culture qui relèguent les femmes dans la société. Dans le narratif féminisme, le rôle des hommes est important pour faciliter ceci. Le père de Isma est un homme qui est important dans la libération des femmes « Adolescente, je me disais à tout instant que mon père m'avait libérée du harem. Par la suite, j'ai vagabondé le plus longtemps possible dehors » (Djebar, 2006 : 145). Assia Djebar avec son style empreint de poésie, termine son livre en nous montrant la cruauté même de la liberté lorsqu'elle reste déchirure d'un vécu omniprésent, angoisse de l'avenir :

Ô ma sœur, j'ai peur, moi qui ai cru te réveiller. J'ai peur que (...) nous nous retrouvions entravées là, dans (...) ce lieu de la terre ou si lentement l'aurore a brillé pour nous que déjà, de toutes parts, le crépuscule vient nous cerner. (Djebar, 2006: 229)

Il y a quelque chose d'important à noter ici, en particulier Isma qui essaie d'aider Hajila de la même manière que l'histoire de Sheherazade et Dinazade représente pour moi un renforcement des femmes qui soutiennent les femmes afin d'avoir une solidarité plus puissante pour cette cause. Cela peut être qualifié de projet féministe, l'idée d'une femme qui se défend contre l'inégalité sociale et l'injustice. Dans le roman Hajila dans sa révolte sultane va oser jeter le voile, pas seulement d'une manière concrète, dans la rue mais aussi changer de manière de penser, libérer peu à peu son esprit de son aveuglement, apprendre à réfléchir par elle-même, à marcher dans la rue sans honte, à rire, agir cheveux au vent, à vivre en tant que femme même si elle connaît le risque quand son mari est jaloux et saoul. La liberté de la femme algérienne est illustrée par la sensibilisation du peuple. Assia Djebar a développé le concept de sororité, un sens de solidarité entre Isma et Hajila, l'identification comme des sœurs, comme un moyen de résistance. Regarder le soleil en face, c'est accéder à la lumière, ceci représente l'espoir: « Regarder d'un premier regard. » (Djebar, 2006: 224).

Mais où est la liberté ? Les femmes en raison de leurs expériences veulent la liberté. « *La sandale de la liberté laisse sa trace dansée sur le sable, ou sur le roc.* » (P. 227). Les femmes veulent une réévaluation de leur identité. La soif de liberté est une soif énorme pour les femmes marginalisées dans ce texte.

Sitôt libérées du passé, où sommes-nous ? (...) Le présent se coagule. (...) Sourire fugace du visage dévoilé ; l'enfance disparue pouvons-nous la ressusciter, nous, les mutilées de l'adolescence, les précipitées hors corridor d'un bonheur excisé ? (Djebar, 2006 : 228).

Dans ce chapitre, nous avons analysé la marginalisation de la femme maghrébine dans *Les Yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun et *Ombre sultane* d'Assia Djébar. A partir du thème du patriarcat et du point de vue féministe. On observe que les mœurs de ce milieu sont profondément ancrées dans l'Islam qui accorde peu d'égard au sexe féminin. Aussi la religion et la culture sont les instruments forts pour la dégradation des femmes dans la société. On peut remarquer que certaines femmes qui devraient lutter contre la discrimination des sexes ont déjà accepté leur sort. Il faut qu'il y ait un changement dans cette orientation, il faut un changement, les femmes peuvent avoir une grande influence pour changer le monde au lieu de devenir seulement les manufactures des enfants. Il faut qu'il y ait une nouvelle orientation par rapport à la tolérance religieuse, la religion est l'une des racines de guerre dans ce monde, il faut qu'il y ait l'amour entre les gens malgré leur différence religieuse. L'éducation, quant à elle est un thème par lequel le romancier met à la disposition du protagoniste le courage de questionner les tabous de son milieu.

CONCLUSION

.Nous nous sommes donnés dans cette étude la tâche d'analyser la marginalisation de la femme maghrébine dans *Les Yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun et *Ombre sultane* d'Assia Djébar. Dans les deux œuvres, il y a la marginalisation des femmes par la société. Le concept de la voix est un instrument fort dans ces œuvres. Les femmes sont reléguées au fond. Dans *Les Yeux baissés*, les femmes comme la mère de Fathma n'ont pas une voix. Elle se tait, elle est docile parce que les avis des femmes ne comptent pas dans cette société tandis que dans *Ombre Sultane* aussi, les femmes devraient être dociles aussi dans la famille et la société. La sphère publique n'est pas pour elle. A cause de ces effets, les femmes dans ces œuvres sont amères et font des choses pour agir contre les lois patriarcales. Par exemple dans le cas de Fathma dans *Les Yeux Baissés*, elle vole une ardoise tandis que Hajila enlève la voile. Dans la relation entre le mari et sa femme, dans *les yeux baissés*, les femmes ne peuvent pas regarder le visage de son mari tandis que dans *Ombre Sultane*, un homme a le droit absolu sur sa femme.

Dans les deux œuvres, l'importance est donnée aux filles plus qu'aux fils. Ce qui marque la représentation des femmes qui sont inférieures et les hommes qui sont supérieurs. L'importance de l'éducation et l'instruction est bien remarquée dans ces œuvres. L'éducation ouvre les yeux des femmes à leurs droits fondamentaux et elles peuvent se défendre. Fathma à cause de l'instruction peut se défendre contre les lois patriarcales dans *les yeux baissés* et même Isma à cause de son instruction a pu aider Hajila. L'inégalité de sexe dans la littérature maghrébine et l'étude de la société maghrébine d'où sont issues nos écrivains prolifiques. On remarque l'influence de l'éducation qui devient une force de changement pour un villageois. L'éducation a changé son comportement et son perspective de la vie.

RÉFÉRENCES

- Achebe, C. 1972. *Le Monde s'effondre*, Paris : Présence Africaine.
- Ajah, R.O. 2012. Modes de transgression : l'écriture francophone africaine de la théorie postcoloniale. *Ife Journal of Foreign Languages*, Obafemi Awolowo University, n^o8, november. 119-120.
- Ajah, R.O et Ugwumba, A.O. 2016. Submissive Mothers, Rebellious Daughters: Deconstructing The Maghrebian Motherhood From Exile in Ben Jelloun's *Les Yeux Baissés* and Leila Seibbar's *Fatima ou les Algériennes au square*. In Ed. Ayeleru *Language and Literature in the Dis/service of Humanity*
- Ajibola, P.B. 1978. *Women and children in Nigerian Law*, Lagos: Federal Ministry of Justice.
- Alem, A.K. 2008. *Images, myths et figures dans les littératures du Maghreb et de l'Afrique noire : essai de la littérature comparée in Notre librairie* No 169, avril-juin. 79-86.
- Alexis, J. 1956. *Du réalisme merveilleux des Haïtiens*, Paris : Présence Africain. 245-272.
- Arrett, M. et Virginia, W. 1990. *Women and Writing*, London: The woman Press.
- Atilade, K. et Gbadamosi, R. O. 2012. La femme face au patriarcat au Maghreb : Une politique de subversion dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun. *Ife Journal of Foreign Languages*, Obafemi Awolowo University, n^o8, November. 146-148.
- Badian, S. 1957. *Sous L'Orage*, Présence africaine
- Barret-Ducrocq, Françoise, *Le Mouvement féministe anglais d'hier à aujourd'hui*, Paris, Ellipses, 2000 (ISBN 2-7298-5950-0)
- Bill, A. Gareth, Griffith's and Tiffin, H. 1995. *The post-colonial studies reader*, London & New York: Routledge.
- Bouanane K. 2015. Esthétique de l'écriture de l'Histoire : une nouvelle dynamique des jeux et enjeux dans *Nulle part dans la maison de mon père* et *La disparition de la langue française* d'Assia Djébar.
- Chikhi, B. et Djébar, A. 2007. *Histoires et fantaisies*. Paris, PUPS (Presse de l'Université Paris Sorbonne).
- Crosnier, C.R. 2006. *Analyse du livre Ombre Sultane d'Assia Djébar*. Edition Albin Michel
- De Souza, P. 2004. *Folie de l'écriture, écriture de la folie dans la littérature féminine des Antilles françaises*, vol. 130-141, n^o63, Paris : Présence francophone.
- Djébar, A. 1967. « La femme en Islam ou le cri du silence », in *Femmes*, Ed. Plon, 86-94. 81.
- Dongala, E. 2002. *Johnny Chien Méchant*, Paris : Les Serpents à Plumes.
- Fassinou, A. 1997 *L'Image du vieillard et l'importance de sa parole dans trois romans africains* : Mémoire de maîtrise Université Nation le du Bénin cotonou. 18.
- Hiddleston, J, et Djébar A. 2006. *Out of Algeria*. Liverpool, Liverpool University Press.
- Isabelle, D. 1967. *Germaine Tillion, Le harem et les cousins*, Paris, Editions du Seuil
- Jelloun, T. B. 1991. *Les Yeux baissés*, Paris : Seuil.

Jelloun, T.B, 1980. *Moha le fou, Moha le sage*, Paris : Seuil.

Kavwahirehi K. 2001. Ombre sultane d'Assia Djébar et les « Forces de la littérature In journal *Études littéraires* Vol 33, Issue3, automne, 2001, p. 51–64

Kynsiletho, A. (Ed.). 2008. *Islamic feminism: Current perspective*, Tampere Peace Research Institute Occasional Paper, n^o96.

Labontu, D. 2006. *L'Image du corps féminin dans l'œuvre de Assia Djébar* Thèse de Doctorat, Université de l'Université de Grenoble

Lacoste, Y. *Géopolitique de la Méditerranée*, Paris : Armand Collin.

Lievois, K. 2006. 'Des femmes en morceaux : construction et destruction de l'identité du personnage et du narrateur dans l'œuvre d'Assia Djébar' in *Dalhousie French Studies* Vol. 74/75, Identité et altérité dans les littératures francophones (Spring-Summer 2006). 253-266.

Louis Seconde, *La Sainte Bible*, Alliance Biblique Universelle.

Memmi, A. 1982. *Le Racisme*, Folio Actuel

Mohammed T.A et al. 1996. *La traduction du saint Coran : quinzième édition*, Maktaba Darussalam.

Moukhlis, S. 2006. *Deconstructing Home and Exile: The subversive politics of Tahar Ben Jelloun's with downcast eyes*, Postcolonial Text 2.2.

Moura, Jean-Marc. 1999. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris : PUF.

Ousmane, S. 1966. *L'Harmattan* Paris : Présence Africaine.

Rawiri, A. 1989. *Fureurs et cris de femmes*, L'Harmattan.

Reuters, Yves. 1991. *Introduction à l'analyse du roman*, Paris : Bordas.

Réveillez-vous. 2015. *Emigration, rêves et réalités*, Pennsylvanie : Watch Tower Bible and Tract Society février.

Sembene, Ousmane. 1966. *L'Harmattan*, Paris : Présence Africaine.

Slimani, E. 2013. Contexte et production de sens dans *Ombre sultane* d'Assia Djébar' in *Multilingue* No. 2- 2^{ème} trimestre.

Weiss, Penny 1987. Rousseau, Antifeminism and Women's Nature. *Political Theory*

SITOGRAPHIE

Bichara Khader, *Immigration arabe (surtout maghrébine) face à la xénophobie* www.medeab.be/.../immigration-arabe-surtout-magheb... Consulté le 18/09/2018 17 :08 GMT

Coran Sourate des femmes- verset 11

Daniela V. 2009. « La sultane et sa sœur » Une étude narratologique à partir de la thématique de la sororité dans *Ombre sultane* d'Assia Djébar. www.diva-portal.org/smash/get/diva2:320770/FULLTEXT01 Consulté le 16/09/2018

<https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/2001-v33.../501306ar.pdf> Consulté le 22/09/2018
19: 34 GMT

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/racisme/65932> Consulté le 22/08/2018 20 :
55 GMT

<http://www.larousse.fr/encyclopedie/autre-region/Maghreb/131068> Consulté le 16/08/2018
12 : 28 GMT

<http://www.limag.refer.org/Textes/Manuref/Ben Jelloun.htm> Consulté le 23/08/2018
22 :22 GMT

<http://www.limag.com/Textes/ColLyon2003/Tome2Mars2004.pdf> Consulté le 02/09/2018
22 :43 GMT

<http://www.sajidine.com/famille/femme/difference.htm> Consulté le 17/09/2018 18: 08
GMT

<http://www.universalis.fr/encyclopedie/realisme-art-et-litterature/2-litterature> Consulté le
16/09/2018 21: 56 GMT

<http://www.universalis.fr/encyclopedie/realisme-art-et-litterature/2-litterature> Consulté le
22/09/2018 19 :46

Kahina B., « Esthétique de l'écriture de l'Histoire : une nouvelle dynamique des jeux et enjeux dans *Nulle part dans la maison de mon père* et *La disparition de la langue française* d'Assia Djébar », *Insaniyat / إنسانيات* [En ligne], 67 | 2018, mis en ligne le 20 juillet 2016, consulté le 9 Septembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/insaniyat/14966> ; DOI : 10.4000/insaniyat.14966

Jessica F. Tahar Ben Jelloun *Entre deux rives, entre deux cultures* *La Plume francophone* · Tahar Ben Jelloun, *Bibliographie Tahar Ben Jelloun*, Livre
<http://www.seuil.com/auteur-475.htm> consulté le 18/01/2018 11 : 56 GMT

La Culture du Maghreb culture-maghrebine.clictopic.com Consulté le 22/09/2018 22 : 27
GMT

L'immigration maghrébine en France [Un survol historique] - Persée
https://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1985_num_7_1_1182 Consulté le 17/09/2018 09 : 09
GMT

Michaux B. http://www.monde-diplomatique.fr/1974/08/BEN_JELLOUN/32548 consulté le 30/09/2018 12:11 GMT

[Qu'est-ce que la pensée postcoloniale? - Revue ESPRIT, www.esprit.presse.fr/archive/review/article.php?code](http://www.esprit.presse.fr/archive/review/article.php?code) Consulté le 13/09/2018 11 : 05 GMT

[Racisme en France — Wikipédia fr.wikipedia.org/wiki/Racisme_en_France](http://fr.wikipedia.org/wiki/Racisme_en_France) Consulté le 16/09/2018 20 : 10 GMT

sur sciences.jrank.org « *Féministe théories and rites challenge valorisations of motherhood Foster éd by conservatives* » Consulté le 12 Septembre 2018

Tahar, B. - BiblioMonde www.bibliomonde.com/.../tahar-ben-jelloun-73.html Consulté le 17/09/2018 09 : 07 GMT

Tahar, B. - LIMAG Littératures du Maghreb ww.limag.refer.org/Textes/Manuref/Ben_Jelloun.htm/ Consulté le 17/09/2018 09 : 09 GMT

Tahar Ben Jelloun - BiblioMonde www.bibliomonde.com/.../tahar-ben-jelloun-73.html Consulté le 16/09/2018 23 :45

TAHAR BEN JELLOUN - LIMAG Littératures du Maghreb ww.limag.refer.org/Textes/Manuref/Ben_Jelloun.htm Consulté le 17/09/2018 09 : 09 GMT

www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1987_num_1103_1_1085_t1_0014_0000_1
by D Jean - 1987 Consulté le 17/09/2018 09 : 09 GMT

DICTIONNAIRE

[Dictionnaire de français Larousse](#)

Le Dictionnaire de notre temps, 1991. Marie Gatard (ed.), Paris, Hachette, p.909.

SOURCES ORALES

Wumi, Olayinka, Ibadan, 2017